



Points de vue et images (de l'origine) du monde

Fabienne Radi, mars 2010

Dans le paysage audiovisuel français des années 80 sévissait un duo féminin horripilant du nom de *Véronique & Davina*. Emballées dans de l'élasthanne fluo, ces deux créatures agitaient leur brushing en rythme dans une émission intitulée *Gym Tonic* dotée d'un concept aussi mince qu'une ficelle de string : *développer son potentiel érotique tout en augmentant sa masse musculaire*. Dans ce double objectif, les deux vestales de ce qui allait être baptisé *aérobic* préconisaient une position particulière, celle *des jambes écartées dans le prolongement du bassin*, façon [Madonna](#) exhibant son entrecuisses en concert avec une grâce toute personnelle. Ce geste, outre le fait qu'il permet de se concocter des cuisses en acier trempé, rappelle d'autres images de cette portion de la géographie féminine qui a hanté la psyché humaine toutes époques, latitudes et altitudes confondues. Enquête sur le terrain.

Optimaliser son périnée

Il faut bien voir les choses comme elles sont : à l'époque où Courbet peignait *L'Origine du monde*, les femmes arboraient des toisons qui évoquaient davantage la jungle amazonienne que la pelouse manucurée d'un cottage anglais. Toutes ces herbes folles reposaient d'ailleurs sur des chairs un peu molles qui, aujourd'hui, feraient très mauvais effet à l'heure où la *coach périnée* d'un Président de la République et de son épouse explique tous les *bienfaits d'un plancher pelvien solidifié* en dernière page de *Libération* et où le magazine *ELLE* expose les dernières tendances en matière de coiffure pubienne pour permettre à ses lectrices de ne plus friser le ridicule dans la chambre à coucher au moment fatidique.

Hormis ces différences capillaires et musculaires, qui en disent finalement plus long sur les changements sociétaux que la sempiternelle *longueur des jupes*, il faut remarquer l'évolution de la pose elle-même. Ça ne fait pas un pli à l'aine, Madonna n'écarte pas les jambes de la même façon que les copines de Gustave Courbet ou de [Egon Schiele](#). D'abord elle fait ça debout et non pas allongée dans un lit ou vautrée sur un canapé. Ce qui donne tout de suite une touche volontariste et masculine à la chose. On passe d'une certaine façon du registre de *l'invitation* à celui de la *revendication*. Autant

les courtisanes du 19^{ème} étaient représentées jambes écartées comme si elles étaient prêtes à se *donner*, autant les *cougars* du 21^{ème}, dont Madonna s'impose comme la chef de file incontestée, semblent, elles, *réclamer* leur dû. Les premières incarnaient en quelque sorte le *fantasme masculin réalisé*. Les secondes refaçonnent l'articulation pouvoir/désir à leur guise. Ces bouleversements ne traduisent pas seulement un changement de régime (1) -l'offre remplacée par la demande- mais aussi un glissement des objectifs, de plus en plus calqués sur ceux du marketing entrepreneurial. En gros et pour faire vite, c'est comme si on était passé d'un *univers à explorer* à une *zone à exploiter*.

En avoir ou/et pas

Ce renversement en matière d'économie libidinale s'accompagne d'une ambivalence de la différence sexuelle plutôt intéressante. Comme l'ont relevé un bataillon de sociologues et de chercheurs en Cultural Studies, Madonna, en exhibant et remuant son pubis dans les années 80 avec la même fougue que le jeune Elvis dans sa fameuse prestation au *Milton Berle Show* en 1956, est *une femme qui joue un homme qui joue une femme*. C'est-à-dire une femme qui se comporte avec les hommes comme un travesti. Qui devient (le) *King* en se faisant *folle*. Bref, une manière on ne peut plus efficace à l'époque de foutre le bordel dans les normes du genre comme du sexe et d'occuper une position d'entre-deux. Cette déconstruction par la mise en abyme est à son apogée lorsque la Ciccone commence à s'empoigner régulièrement l'entrecuisse durant le *Girlie Show* au début des années 90. On est alors en droit de s'interroger : *EN A-T-ELLE OU PAS ?* Formulée en 1937 par un Hemingway qui ne cultivait pas vraiment l'ambiguïté à ce niveau-là, cette expression, appliquée à Madonna, est en fait beaucoup plus adéquate dans sa version originale, *To Have and have not*, c'est à dire *en avoir ET pas*. Car si l'on se doute bien que Madonna n'a pas de pénis, question *phallus*, (dans son acception psychanalytique, c'est-à-dire tout ce qui constitue le signifiant du désir), elle se pose un peu là. Elle en a donc (symboliquement) tout en n'en ayant pas (physiquement).

Dans un ouvrage collectif sur l'érotisme et le pouvoir (2), la sociologue Cathy Schwichtenberg définit Madonna comme une métaphore inter-genres : *Elle met une canne entre ses cuisses et affirme : «Je n'ai rien à cacher. » En fait, elle a dénaturalisé le phallus, chez elle l'apparence est tout. Elle ne cache «rien», ainsi le «rien» est ce que tout le monde voit. Elle n'a «rien» et cela veut dire qu'elle «ne manque de rien»*. Un poil acerbe, Jean Baudrillard écrit dans le même livre que la chanteuse cherche désespérément l'altérité sexuelle sans la trouver, restant juste coincée dans le registre de la *panoplie*. Quel que soit le regard que l'on porte sur Madonna, force est de constater que celle-ci a *performé le genre* dans la pop culture à la même époque où Judith Butler théorisait ce même sujet (3). Et cette performance passait par une exhibition particulière de l'entrecuisse.

Nini-Patte-en-l'air et ses congénères

Certes Madonna n'a pas été la première dans cet exercice ostentatoire. Qu'il s'agisse d'affirmer un geste subversif, féministe, esthétique ou simplement sportif, les précurseuses furent légion. Il faudrait parler des danseuses de french cancan qui, dès le début du 19^{ème}, ont ouvert la brèche en popularisant une danse révélant leur entrejambe de façon aussi crue que rythmée, surtout quand on sait que Nini-Patte-en-l'air et ses congénères portaient au départ des culottes fendues pour lever la cuisse dans les cabarets de Montmartre. Il faudrait parler de Joséphine Baker dansant le Charleston dans la revue nègre en 1926 avec un régime de bananes comme cache-sexe. Il faudrait parler de Martha Graham dans les années 40 martelant à ses danseurs perplexes : *On danse avec son vagin !* Il faudrait parler de Valie Export dans sa performance *Action Pants : Genital Panic* en 1969 où, jambes écartées dans un pantalon découpé laissant voir son sexe, elle fixait le spectateur en lui brandissant une mitraillette sous le nez. Il faudrait parler de ce même geste réactivé par Marina Abramovic en 2005. Il faudrait parler du *Baiser de l'Artiste* en 1977 où Orlan présentait son buste comme une machine à sous amassant les pièces à hauteur de pubis. Il faudrait parler de la photo *I've got it all* (2000) où Tracey Emin raboule les dollars vers sa culotte. Et dans la foulée, pourquoi pas Nadia Comaneci en grand écart frontal en 1976 aux J.O. de Montréal ? Ou encore toutes ces patineuses de l'est oubliées, Tatjana, Ludmilla, Irina, Ekatarina, dans des tenues kitsch à souhait enfilées au chausse-pied qui moulaient des cuisses en béton que l'on pouvait observer au ralenti dans des triples axels à la télé ? Les représentations de l'entrejambe féminin se suivent et ne se ressemblent pas. Mais elles en disent long sur l'état des relations amoureuses, sociales, politiques, économiques d'une société.

Le cercle des intimes disparus

Longtemps les femmes ont serré les jambes pour des différentes raisons : contraceptives, morales, vestimentaires. Longtemps elles ne furent autorisées à les écarter que pour procréer et enfanter. Remarquons que cette posture gagna une troisième légitimation avec l'invention de la *consultation gynécologique*, rituel médical honni par une majorité écrasante de patientes et qui s'apparente à la visite annuelle au garage pour l'entretien de la voiture familiale. Au *pont élévateur* de la seconde correspond le *fauteuil gynécologique* de la première, objet hybride doté d'étriers, fruit des amours contre-nature entre une chaise électrique et un fauteuil de dentiste, ce qui en dit long sur le plaisir qu'on éprouve à s'y asseoir pour écarter les jambes. Bref, le fait de desserrer les genoux n'était accepté autrefois que dans *l'intimité*, c'est-à-dire dans un cercle extrêmement restreint : mari, amant, sage-femme, médecin, nouveau-né (qui ne se souviendra de rien, ce qui ne l'empêchera pas plus tard d'en parler longuement sur le divan).

Beaucoup d'eau a coulé dans les piscines bordées de naïades en bikini depuis. Mais la décontraction gagnée sur un front (la liberté sexuelle) semble se payer par de nouvelles contraintes liées à *l'autoproduction du corps*. Body building, botox, implants capillaires ou mammaires, collagène, viagra, pilules d'œstrogène, injections de testostérone, chirurgie plastique, la *réinvention*

de soi nécessite de la discipline et surtout, surtout, des \$\$\$\$\$\$\$\$\$\$. Pour la féministe porno-punk Beatriz Preciado (4), la nouvelle société de contrôle est *pharmaco-pornographique* et la spécificité des nouvelles technologies qui la composent est de prendre la forme du corps qu'elles contrôlent. *Docteur Troy* (5), *design-moi un entrejambe que je puisse assortir à mes slips Calvin Klein...*

La ride versus le vide

Face à ce constat qui nous laisse au choix 1) déprimés 2) enthousiastes 3) perplexes 4) juste fatigués, il faut relever un événement récent signé Juergen Teller, photographe branché qui sait naviguer sans palmes ni tuba entre la mode et l'art contemporain. Celui-ci a en effet immortalisé Vivienne Westwood dans une pose très *Origine du monde* (6). Ce qui est assez gonflé de la part de l'ex-grande prêtresse du punk qui amorce tout de même le virage des 70 ans et qui, contrairement à une Madonna obsédée par l'indice de sa masse musculaire, ne semble pas du tout avoir suivi les entraînements physiques d'une quelconque paire de *Véronique et Davina* britanniques. Si Westwood a pris soin d'être rousse à tous les étages et si le flash de l'appareil a fait du bon boulot question lifting lumineux, il faut saluer néanmoins le culot de cette Olympia vieillissante et bienveillante qui fait la nique à l'étalon féminin *Lolita trash* dont nous gavent tous les magazines. Cette photo, que l'on pourrait considérer (aussi) comme une *réhabilitation de la mollesse et de la nonchalance données par les ans*, interroge le spectateur à plus d'un titre. Serait-ce l'émergence d'un ras-le-bol *du lisse et tendu* ? (On en doute). Ou juste une attitude dandy très futée adoptée par Westwood (sous l'impulsion de Teller) pour se différencier du jeunisme mainstream pratiqué par les seniors du show business middle class, Berlusconi, Amanda Lear et autres Valentino pathétiquement momifiés dans les attributs de la jeunesse ? Faudrait-il réaliser le pendant masculin de cette image ? Mick, Keith, Ron, Rod, Bob, Tom, Tim, Sam, Rick, Dick ne vont-ils pas se dégonfler ? Qu'en dit le Vatican ? La Ligue des Droits de l'Homme ? Que fait la police ? Combien d'Oméga 3 dans une poignée de noix ? Qui a tué John Kennedy ? Quand est-ce qu'on mange ? SERAIT-CE LA FIN DU MONDE ? (...)

Le reste du règne animal, lui, s'en tape les cuisses.

- 1) lié à un changement de génération, les cougars étant *des femmes matures cherchant à séduire des hommes plus jeunes qu'elles*.
- 2) *Madonna, érotisme et pouvoir*. Sous la dir. de Michel Chion, 1994.
- 3) *Trouble in gender*, Judith Butler, 1990 (traduit en français seulement en 2006 !)
- 4) *Testo Junkie : sexe, drogue et biopolitique*. Beatriz Preciado, 2008.
- 5) Christian Troy est l'un des deux chirurgiens esthétiques de la série *Nip/Tuck*
- 6) *Touch me*, exposition de Juergen Teller au Consortium de Dijon, 2010

L'Origine du monde, Gustave Courbet, 1866.

Valie Export, Action Pants : Genital Panic (1969), re-performed by Marina Abramovic, 2005.